M. L'ABBÉ M. H. BEDARD, P. S. S.

LE JEUNE HOMME

ET LA

LITTÉRATURE



Lecture faite au Cercle Ville-Marie de Montréal.



MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-EDITEURS
20, rue Saint-Vincent

1892

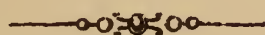
LE
JEUNE HOMME
ET LA
LITTÉRATURE

M L'ABBÉ M. H. BEDARD, P. S. S.

LE JEUNE HOMME

ET LA

LITTÉRATURE



Lecture faite au Cercle Ville-Marie
de Montréal.



MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-EDITEURS
20, rue Saint-Vincent

1892

LE JEUNE HOMME ET LA LITTERATURE

Monsieur le Président, (1)

Messieurs les membres du Cercle Ville-Marie,

Mesdames et Messieurs,

L'énoncé même du titre que vous venez d'entendre vous révèle mon dessein. Je voudrais vous entretenir pendant quelques instants des avantages que procure tout particulièrement au jeune homme la culture des lettres.

Ce n'est pas sans raison que j'ai choisi ce sujet comme matière de cette confé-

(1) M. Eugène Primeau, étudiant en droit.

rence. Le Cercle Ville-Marie est avant tout un cercle littéraire. Son premier but—d'après les constitutions mêmes qui lui servent de bases—est de répandre surtout parmi les jeunes gens, l'amour des bons principes et de la saine littérature. En qualité de directeur du Cercle, je ne pouvais donc choisir un sujet mieux approprié à la circonstance. Pareil sujet, il est vrai, semble de prime abord n'offrir d'intérêt qu'à ces jeunes gens d'élite, qui, en remplissant en ce moment cette galerie, forment comme la couronne de cet auditoire nombreux et distingué ; mais après tout, ces jeunes étudiants ne vous touchent-ils pas de très près, vous tous ici présents ? Ne sont-ils pas ou vos amis, ou vos frères bien aimés, ou vos dignes fils ? Ne sont-ils pas comme vous vous plaisez à le leur redire, l'espérance de la religion et de la patrie ? Par conséquent, tout ce qui les intéresse ne peut vous laisser

indifférents. D'ailleurs vous-mêmes, Mesdames et Messieurs, ne mettez-vous pas vos plus douces jouissances à passer vos loisirs dans la société des meilleurs écrivains ? La lecture de leurs ouvrages ne fournit-elle pas une nourriture devenue pour votre intelligence presque aussi nécessaire que l'est au corps le pain matériel ?

Quelle que soit donc la valeur de la forme sous laquelle je vais essayer de vous présenter ces quelques pensées sur les avantages de l'étude des belles-lettres, j'espère que le fond même du sujet vous plaira suffisamment pour me concilier de votre part une bienveillante attention.

I

Sans parler de notre fin dernière, de nos destinées éternelles, la Providence divine, en nous donnant l'existence nous a assigné

à chacun une mission à remplir, une fin à atteindre, même ici-bas. Ce but ne saurait être que souverainement digne de son infinie sagesse et de la noblesse de notre nature :—c'est le perfectionnement indéfini, continuel de l'homme et de la société. But noble, élevé, sublime ; pour y parvenir il nous faut des moyens proportionnés à son élévation. Ces moyens—il faut l'avouer—la Providence toujours admirable et bienfaisante dans ses dons, les a multipliés sur notre chemin, laissant à notre liberté le choix que nous devons en faire.

La religion, évidemment, est notre premier moyen de perfectionnement, à la condition, bien entendu, de pénétrer sérieusement notre vie tout entière, car comme l'a dit Madame de Staël : " La religion n'est rien si elle n'est pas tout."

Il s'en suit—étant donné les harmonies du monde moral—que la religion est aussi

la condition indispensable de notre bonheur ici-bas ; et ceux qui l'ont perdue doivent confesser tôt ou tard dans un accès de sincérité qu'avec elle ils ont tout perdu, comme en témoigne ce cri d'aigle blessé échappé à Alfred de Musset sur la fin de sa carrière :

> J'ai perdu ma force et ma vie
> Et mes amis et ma gaieté ;
> J'ai perdu jusqu'à la fierté
> Qui faisait croire à mon génie.

Mais après la religion, ce que je trouve de plus efficace pour le perfectionnement humain :—c'est l'étude et spécialement l'étude de la littérature ou des belles-lettres.

Je ne prétends pas résoudre ici, je ne prétends pas même poser la grave question de la prééminence des lettres sur les sciences ou des sciences sur les lettres. Amenée incidemment devant la Chambre française par la discussion d'une mesure relative à l'or-

ganisation universitaire, cette question a donné lieu jadis à l'une des plus brillantes passes-d'armes dont les annales parlementaires aient gardé le souvenir. Mais ni la dialectique d'Arago ni l'éloquence de Lamartine n'ont pu provoquer une solution définitive, et l'on doit confesser que :

..............*adhuc sub judice lis est.*

Réservons donc la question d'autant plus que, dans cet auditoire, les sciences comme les lettres comptent bon nombre d'adeptes distingués dont il faut respecter les légitimes susceptibilités. Rappelons seulement, en dehors de toute comparaison, ce que pensent de la littérature, au point de vue de l'éducation et du progrès social, des hommes aussi recommendables par leur expérience que par leur haute raison.

Mais hâtons-nous de dire ce que c'est que la littérature. Il importe avant tout, de

bien fixer le sens de ce terme afin de ne pas égarer en chemin l'esprit de nos auditeurs.

Platon, avec cette nuance d'exagération qui caractérise les rêveurs sublimes, disait qu'il vénèrerait à l'égal d'un Dieu celui qui saurait bien définir. Pour nous, en ce moment, nous n'entendons donner de la littérature qu'une définition plus ou moins précise, sûr que le divin Platon ne nous viendra pas poursuivre de son encens sacrilège.

A la considérer comme *science* on peut dire que la littérature est la connaissance des ouvrages de l'esprit dans les différentes langues et à toutes les époques ; comme *art* elle nous donne les règles qui nous apprennent à parler ou à écrire dans un style convenable et d'une maniere attachante.

Nous la désignons souvent, dans notre

langue française, par le nom d'Humanités, évidemment, parce qu'elle contribue à developper en nous les facultés humaines, celles qui forment le plus glorieux apanage de l'homme : l'intelligence le cœur, la volonté. C'est dans le même sens que les Latins de qui, du reste, nous n'avons fait qu'emprunter notre expression d'Humanités, les ont appelées d'une manière encore plus significative " *Humaniores Litteræ* " ; comme s'ils avaient voulu dire que les belles-lettres rendent—permettez-moi l'expression—l'homme plus homme, en perfectionnant ces nobles facultés dont nous venons de parler.

Sans autre préambule, développons un peu notre thèse, en considérant la littérature sous le double point de vue que nous avons indiqué.

Et d'abord, comme *science*—mais le mot science pris dans un sens un peu large

—la littérature, avons-nous dit, nous fait connaître les meilleurs ouvrages que l'esprit humain a produits, chez les anciens comme chez les modernes. Considérée comme telle, quelle vaste carrière n'ouvre-t-elle pas devant nous ! Quelle moisson de gloire ! Quelle mine riche et féconde !

Cependant, puisque l'occasion s'en présente, qu'il me soit permis d'écarter ici une équivoque devenue trop facile en ces jours de littérature mêlée où l'on voit les revues les plus autorisées faire complètement abstraction de la portée morale des œuvres et accueillir avec faveur les écrits les plus pernicieux pourvu qu'ils soient rédigés selon les règles du bon goût et qu'ils portent une signature bien cotée au pays des lettres. Qu'importe qu'on blasphème, semble-t-il, pourvu qu'on le fasse avec cette grâce câline qu'apporte M. Renan à tout ce qu'il dit.

Non, Mesdames et Messieurs, la litté-

rature, à la prendre dans son acception la plus haute et la plus juste, n'admet pas les œuvres de ces hommes qui

Trahissant la vertu, sur un papier coupable
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable ;

et plus même ces œuvres sont insidieuses par les qualités étincelantes du style, plus elle les proscrit avec sévérité. Inutile d'ajouter que nous n'entendons pas parler non plus de ces œuvres de mauvais goût dont nous sommes chaque jour inondés par les mille voies de la publicité.

Mais même avec cette double réserve, que le domaine de la littérature est encore beau et fécond ! Combien de livres immortels, combien de poèmes et de beaux discours n'avons-nous pas à étudier, à admirer ! Depuis l'origine des siècles jusqu'à nos jours, depuis la première aurore de la civilisation, depuis Moïse jusqu'à Lamartine, que de brillants faits de génie !

Ouvrez les annales des siècles.

Voyez, chez les Hébreux,—car comme l'a dit le poète :

L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain—

voyez la Bible, ce livre divin, riche de toute la poésie du ciel et de la terre, où se manifeste l'inspiration dans sa pureté la plus sublime, où éclate l'imagination dans toute sa splendeur. Et en effet où trouver ailleurs que sous la plume de ces auteurs écrivant sous la dictée de l'Esprit-Saint, des tableaux plus riants, des idées plus neuves, des expressions plus riches et plus pittoresques, des élans plus spontanés et plus hardis ? Où trouver ailleurs ces soudaines illuminations, cette conception vive de l'idéal qui transporte l'âme et la soutient sur les plus hauts sommets ? Quelles sublimes leçons nous donne la sagesse éternelle dans les livres de Moïse, dans les écrits de Salomon, dans les inspi-

rations des prophètes ! On croit entendre le langage, les incomparables harmonies du séjour des bienheureux !

Mais toute cette poésie de l'Ancien Testament qui offre à l'écrivain une source si féconde d'inspiration n'est elle-même qu'une préparation au livre des Evangiles qui nous raconte la sublime odyssée du Dieu fait homme. Voici ce qu'en a dit Victor Hugo lui-même :

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit
Est écrit dans ce livre ou pas un mot ne change
Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit [l'ange,
Le lion et le bœuf et l'aigle et le ciel bleu.
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu,
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme :
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime ;
Chaque page y frémit sous le frisson sacré ;
Et c'est pourquoi la terre a dit : Je le lirai.
Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient,
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient.

Chez les Grecs, poésie, éloquence, philosophie, histoire, tout est pour l'homme de lettres une source abondante de connaissances, de nobles pensées et de brilllants souvenirs. Au témoignage du poète, (1) nous pouvons à trente siècles d'intervalle, entendre encore les chants sacrés du vieillard d'Ionie :

Trois mille ans ont passé sur les cendres d'Homère
Et depuis trois mille ans Homère respecté,
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Nous pouvous admirer, à loisir, l'éloquence entraînante de Démosthènes, la parole forte et vigoureuse de Périclès, la morale de Socrate, la philosophie persuasive du divin Platon, le rhythme harmonieux de Pindare et les graves enseignements d'Hérodote, père de l'histoire.

Chez les Romains, il est doux de soupi-

(1) Joseph Chénier.

rer avec Virgile, de chanter avec Horace, de parler philosophie avec Cicéron, de foudroyer les vices avec Perse et Juvénal. Les Romains ont fait des conquêtes si mémorables des actions si éclatantes ! La littérature nous fait connaître la gloire et les ressorts de ce vaste empire ; elle nous fait assister à la naissance, au progrès, à la grandeur colossale de Rome ; nous voyons le fier Romain donner des couronnes et recevoir les hommages des rois. Avec le cygne de Mantoue et après le bel éloge qu'il en a fait, saluons en passant cette terre d'Italie, si fertile en guerriers, en génies, en caractères sublimes, héroïques.

Salve magna parens frugum, saturnia tellus,
Magna virûm...................... ......

Et chez les nations d'aujourd'hui, comment savoir ce qui s'est passé avant nous ; comment connaître l'esprit public, et les

bienfaiteurs et les grands hommes des différents temps ; comment apprécier la civilisation de chaque siècle, sans les ouvrages littéraires, les histoires, les drames et les poèmes de tout genre ?

Avant de disparaître de la scène du monde, les écrivains de génie consignent dans leurs écrits le souvenir des institutions qui ont abrité leur vie domestique ; ils mettent, si j'ose ainsi dire, l'empreinte de leur signature sur le règne d'un prince avant de lui dire adieu, et le conduisent par là à l'immortalité : Ainsi,—suivant la gracieuse comparaison de Lamartine—

Ainsi le voyageur qui dans son court passage
Se repose un instant à l'abri du vallon
Sur l'arbre hospitalier dont il goûta l'ombrage
Avant que de partir aime à graver son nom.

Sans les mémoires du savant Alcuin, qui nous aurait transmis le souvenir de

Charlemagne ? Sans Joinville, qui saurait les merveilleux exploits de Saint-Louis ? Le règne de Louis-le-Grand nous éblouirait-il de tant de splendeurs, si autour de ce trône ne brillaient les Bossuet, les Fénélon, les Massillon, Boileau, Racine, Molière, LaFontaine, et toute cette pléiade d'écrivains immortels, l'honneur du XVIIe siècle et de l'esprit humain ?

Et dans cette énumération des ouvrages de l'esprit appartenant à différents âges et à différents peuples, comment oublier le Benjamin des nations, notre jeune pays, qui compte à peine trois siècles d'existence, mais chez qui la valeur aussi bien dans les lettres que sur les champs de bataille

......................n'attend pas le nombre des années,

comme dit le vieux Corneille.

Comme les grands peuples que je viens de

nommer le Canada aussi a ses celébrités, ses illustrations littéraires ; car—pour emprunter encore les paroles d'un poète :—

Car notre forte race, à l'immortelle sève,
Sachant comme on combat sait aussi comme on rêve.

Sans illusion d'amour-propre, on peut, je crois, considérer les œuvres d'un Crémazie, d'un Ferland, d'un Garneau, comme un appoint précieux au trésor des lettres françaises. Dans l'enceinte parlementaire, nous avons eu des orateurs, champions intrépides de nos libertés politiques et religieuses qui se sont montrés les dignes cadets et les courageux émules des Berryer, des de Falloux et des Montalembert.

Que si des morts, je veux passer aux vivants, la louange devient un peu plus délicate. Mais cependant pour les choses qui sont du domaine public, il n'y pas lieu au scrupule de la discrétion. Or, nous

avons aujourd'hui des écrivains, des poètes, des orateurs dont la réputation est universelle et dont la gloire est solidement établie, non seulement au Canada, mais en France, cette héritière d'Athènes, où l'action de la critiquc est si judicieuse et si sévère. Nous pouvons réclamer comme patrimoine national la gloire d'un Fréchette, couronné par l'Académie, ce sénat de la pensée française ; d'un Chapleau, aux fortunes de parole vraiment légendaires ; d'un Laurier, surnommé par nos compatriotes anglais, ainsi qu'un Chrysostôme, " Silver tongued Laurier " ; d'un Routhier, le plus délicat de tous, le plus lettré, le plus académicien.

Sans nos historiens, qui transmettraient à nos descendants, pures et intactes comme elles le sont, nos origines et toutes nos autres gloires nationales ? Sans ces mêmes historiens qui nous tracent la suite des

événements de notre histoire, pourrions-nous admirer, comme il nous est donné de le faire, les desseins de Dieu sur notre race aujourd'hui, il est vrai, encore peu nombreuse, si on la compare à d'autres grands peuples, mais appelée—nous sommes bien autorisés à le croire—à répandre sur tout ce vaste continent américain, les lumières de l'Evangile et les bienfaits de la vraie foi ? —Et pour parler de nos poètes et de nos orateurs, ai-je besoin de dire quels nobles sentiments de patriotisme et de dévouement à tout ce qui est juste et saint on puise dans la lecture de leurs œuvres et de leurs discours !

Qui ne sentirait vibrer dans sa poitrine toutes les fibres de son cœur patriotique et de son vif attachement à la mère-patrie, en lisant, par exemple, les strophes suivantes où l'alliance de ce double sentiment se

trouve si bien exprimée par notre poète national, Octave Crémazie :

Oui, la France vivra ; car tandis que l'Europe,
Dans son linceul de mort lentement s'enveloppe,
Aux bords du Saint-Laurent le Canada-Français,
Grandissant chaque jour, en honneur, en puissance,
A reconquis ses droits par sa forte vaillance,
Et domine aujourd'hui, sous l'étendard anglais.

Et si la France un jour au tombeau descendue,
Après mille combats noblement abattue,
Tombait sous le pouvoir d'un invincible bras,
Qu'il se trouve du moins, dans sa douleur profonde,
Un Canadien-Français qui puisse dire au monde :—
La France ne meurt pas.

Voici maintenant comment le même poète s'adresse à ceux d'entre nous qui désertent leur pays pour s'en aller loin de leurs foyers dans la grande république qui nous avoisine :

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée

Entraîne loin de nous, aux régions de l'or,
Avez-vous bien compris ce grand mot : la patrie ?
Le ciel que vous quittez pour une folle envie,
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor ?

Oh ! pourquoi donc, quittant le pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?
Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau ?
Et peut-être, ô douleur ! ces lointaines contrées,
Dans vos illusions tant de fois désirées
Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau !

Loin de son lieu natal l'insensé qui s'exile,
Traîne son existence à lui-même inutile.
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs.
Jamais pour consoler sa morne rêverie
Il n'a devant les yeux le ciel de sa patrie,
Et le sol sous ses pas n'a pas de souvenirs.

Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous vîtes le jour,
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante,
Gardez pour ses besoins votre force puissante,
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour.

La forêt vous attend. Défricheurs intrépides,
La fortune naîtra de vos travaux rapides :
Dans ce noble combat soyez au premier rang ;
L'avenir est à vous. Travaillez sans relâche ;
Fécondez de vos bras dans cette noble tâche,
Ce sol que vos aïeux arrosaient de leur sang.

Allez. Des vieux hurons les mânes ranimés
Se levant tout à coup dans la forêt sonore
Frémiront de bonheur en revoyant encore,
Les fils de ces Français qu'ils avaient tant aimés !

O jeunesse de mon pays ! jeunesse dont la vie pleine de sève, de promesses, d'aspirations généreuses et de nobles ambitions, est le plus ferme espoir de la patrie, c'est à toi surtout que je m'adresse, en ce moment, à toi qui, par ta culture intellectuelle, as conquis sur les autres jeunes gens une supériorité réelle et reconnue, sache donc aimer de plus en plus ta littérature nationale ; chéris de plus en plus ta belle langue française Sa qualité maîtresse c'est

la clarté, c'est-à-dire la franchise, la loyauté, l'honnêteté. Aussi a-t-on pu dire qu'il était difficile de mentir en français sans faire un solécisme. C'est ce qui explique la puissance d'expansion de notre langue et son étonnant caractère d'universalité. Oh ! cette langue maternelle, garde-la avec amour, avec respect,défends-la contre certain genre d'invasions non moins douloureuses que celles du territoire. Plus tu l'étudieras et mieux aussi tu comprendras nos écrivains, les ouvriers de notre littérature, et mieux aussi tu sentiras palpiter dans ces pages immortelles, le souvenir de nos pères, de ces généreux fondateurs de la patrie canadienne, vaillants sur le champ de bataille, vaillants dans l'arène parlementaire et dont on peut dire comme Victor Hugo des grenadiers de Waterloo :

Que leur âme chantait dans des clairons d'airain.

Voilà, Mesdames et Messieurs, pour les avantages de la littérature en tant que *science.*

II.

Comme *art*, la littérature développe le talent de la parole ; talent précieux, vous le savez, Mesdames et Messieurs, précieux surtout à l'époque où nous vivons. C'est par la parole que tout se fait pour ainsi dire dans le monde , par la parole se sont faites les grandes conversions de peuples et les grandes révolutions ; sous l'action de la parole se dénouent aussi, chaque jour, les mille détails de la vie ordinaire.

La parole n'est une si grande puissance que parce qu'elle est d'abord une suprême jouissance : dans l'ordre des jouissances intellectuelles rien de comparable à l'ivresse que produit dans l'âme de l'auditeur un de ces hommes privilégiés dans lesquels s'est

incarné complétement ce que Mirabeau appelait : “ Le démon de l'éloquence.”

Un jour peut-être vous avez eu la bonne fortune d'entendre un de ces virtuoses de la parole : il vous a domptés, il vous a tenus sous le charme, et comme dit le poète :

> Il ne vous parlait plus, vous l'écoutiez encore,
> Tant de charme eût pour vous sa voix douce et sonore.

Saint Augustin, alors même qu'il avait prononcé sur les choses de ce monde, la mélancolique parole de Salomon : *Vanitas vanitatum* ; alors même qu'il était à jamais gagné aux saintes austérités de l'évangile, saint Augustin aimait à dire qu'il y avait trois choses qu'il aurait aimé voir : Rome dans un jour de triomphe ; Cicéron tonnant du haut de la tribune aux harangues ; et saint Paul parlant devant l'Aréopage. Eh bien, Mesdames et Messieurs, c'est à l'*art*

de la littérature que nous devons le développement et le perfectionnement du talent si précieux de la parole

Dans nos premières années, l'éducation de famille nous apprend a bégayer, la grammaire à construire correctement une phrase, la géographie nous montre, au delà de l'horizon de notre pays natal d'autres plages, d'autres peuples ;—quelques années plus tard, une éducation plus élevée nous enseigne à combiner froidement nos pensées au moyen de la dialectique, l'astronomie à mesurer les cieux avec le compas de Newton, la chimie à analyser dans le creuset de Lavoisier, les mathématiques enfin nous donnent la clef des chiffres le secret de la spéculation et des grandes opérations de la finance. Les mathématiques et les études scientifiques, en général, donnent il est vrai plus de justesse et de précision à l'esprit ; mais ne faut-il pas convenir que ces études

prématurées ou suivies d'une manière trop exclusive, énervent l'imagination, qu'elles dessèchent le cœur, et, ce qui est plus dangereux, qu'elles habituent l'enfant ou le jeune homme à douter de tout ce qui ne rentre pas dans le cadre de ses procédés et de ses démonstrations spéciales? Ces funestes effets des sciences exactes avoués par des hommes tels que Descartes et Pascal, qu'est-ce qui viendra les contrebalancer, les neutraliser?—Ce sera, Mesdames et Messieurs, l'étude de la littérature. C'est elle qui donnera au jeune homme cette heureuse fécondité d'idées et de paroles, cette facilité brillante, cette fleur d'élocution, qui captivent soudain l'attention et l'admiration publiques.

Qu'est-ce qui lui apprendra à narrer avec intérêt, à décrire avec pompe, à disserter et analyser sans sécheresse, à plaider au barreau, à persuader dans la chaire, à

égayer dans un cercle, à attendrir et faire verser des larmes sur le malheur d'autrui, à plaire à tous par un compliment honnête et spirituel, à percer le vice des traits du ridicule, à combattre l'erreur, à soutenir les principes de la vérité et de la religion, à chanter des hymnes à Dieu, des odes à l'héroïsme et à la vertu ? Qu'est-ce qui lui apprendra tout cela, Mesdames et Messieurs ?—Ce sera l'*art* de la littérature en développant les facultés que tous apportent en naissant ; et, si elle ne peut toujours faire des hommes supérieurs, elle fait du moins des hommes utiles et honorables dans la société. La littérature perfectionne, multiplie les talents, et souvent fait jaillir l'étincelle sacrée. Par elle se sont formés les personnages les plus distingués du pays ; c'est dans les collèges que les grands écrivains de l'heure actuelle ont commencé à prendre leur essor. S'ils ont porté un

jour avec tant d'éclat le sceptre de la parole publique, ils y ont préludé au collège dans ces joutes modestes

.........qu'une autre gloire et de plus grands combats
Rappelaient à Villars mais qu'ils n'effaçaient pas.

La littérature classique leur a donné des règles ; la littérature leur a présenté ses modèles et ouvert ses trésors de poésie et d'éloquence ; la littérature les a exercés à la composition et à l'analyse Ainsi leur esprit s'est développé, leur mémoire s'est enrichie, leur imagination s'est mise à réfléchir toutes les splendeurs, leur cœur a brûlé des plus beaux feux ; et ainsi s'est développé en eux ce talent de la parole qui est comme le fruit naturel, la synthèse lumineuse de tous les dons réunis du cœur et de l'esprit. Ils sont devenus les rois de l'intelligence, les représentants de notre siècle aux yeux de l'avenir, les organes de la volonté divine

ou de la pensée nationale dans nos assemblées législatives.

Portons encore plus haut nos regards. Non seulement la littérature polit le langage et les manières ; elle adoucit les mœurs publiques, elle contribue singulièrement à la civilisation des peuples. Mais le simple énoncé de cette proposition pourrait provoquer une objection dans quelques esprits. Combien de jeunes gens, dira-t-on, loin de devenir meilleurs par la lecture des ouvrages littéraires, se sont perdus et sont tombés dans les plus tristes écarts ! A cela, Mesdames et Messieurs, réponse courte et facile : ces ouvrages qu'ils ont lus étaient mauvais, sans doute, puisqu'ils inspiraient ou enseignaient le vice. Or, comme nous l'avons déjà dit, ceci n'est plus du domaine des Belles-Lettres. La littérature a pour objet le beau, comme la philosophie a pour objet le vrai, comme la religion a pour objet le divin.

Eh quoi ! peut-on appeler beau et bon, un ouvrage où la laideur du vice transpire à chaque page ? Peut-on honorer du nom de Belles-Lettres, des productions honteuses qui ne sont que la prostitution du génie ? Non, les abus littéraires ne sont pas de la littérature ; pas plus que les erreurs philosophiques ne sont de la philosophie ; pas plus que le fanatisme ou le pharisaïsme religieux ne sont de la religion. A ces sortes d'ouvrages la beauté principale manque : la beauté du sujet et des pensées. Dès lors, le bon goût les réprouve.

C'est donc en sortant du vrai domaine de la littérature que la jeunesse quelquefois se perd par des lectures imprudentes ; par la lecture de ces publications perverses dont le titre seul est souvent une témérité, dont le fontispice illustré est déjà une insinuation trop claire ; par la lecture de ces livres perfides écrits avec un art satani-

que, où tout est combiné de manière à fasciner peu à peu l'imprudent qui y porte les regards, de ces romans plus que frivoles dont le scabreux des anecdotes et des intrigues ne peut que souiller l'imagination et corrompre le cœur, au témoignage même d'un des plus hardis champions du libertinage qui a nom Jean-Jacques Rousseau. Parlant de lui-même, voici ce qu'il a écrit quelque part :

" Je ne regarde aucun de mes livres sans " frémir : au lieu d'instruire je corromps ; " au lieu de nourrir, j'empoisonnne ; mais la " passion m'égare et avec tous mes beaux " discours, je ne suis qu'un scélérat." Tant il est vrai que ceux-mêmes qui écrivent ces livres que nous signalons ici, savent parfaitement à quoi s'en tenir et sur l'œuvre et sur l'ouvrier.

Mais qu'un jeune homme se livre à l'étude des Belles-Lettres, des lettres vrai-

ment dignes de ce nom, il en retirera soudain les plus beaux fruits. Les lettres l'élèvent à de hautes pensées, portent son esprit à de sublimes contemplations, lui présentent les sages maximes des héros de la Grèce et de Rome, et les principes plus beaux encore des héros chrétiens ; les lettres lui impriment dans l'âme de nobles exemples, des sentiments profonds de conscience et d'honneur, embellissent à ses yeux et rendent aimables la vérité, la vertu ; les lettres épurent ce qu'il y a de grossier dans la nature humaine, tempèrent ce qu'il y a d'emporté dans ses désirs et de violent dans ses passions, mettent entre les hommes ces communications honnêtes et gracieuses qui font l'ornement de la société.

Un immense avantage, Mesdames et Messieurs, que la littérature aura toujours sur la morale et la philosophie, c'est qu'elle ne se contente pas d'enseigner le bien, elle

le revêt des couleurs du beau, elle l'orne des charmes du langage, elle l'inspire en le rendant aimable. Homère, disait Jean-Baptiste Rousseau, adoucit nos mœurs par ses riantes images, tandis que Sénèque nous aigrit par le dureté de ses préceptes. N'est-ce pas la poésie, cette fleur printanière de la littérature, qui la première a enseigné aux hommes les grandeurs de la divinité, et qui, après avoir plané dans les régions célestes revenait sur la terre pour chanter et immortaliser la vertu des héros, pour inspirer l'amour de la patrie, pour censurer les vices en riant des travers de l'humanité ?

L'éloquence à son tour, ne travaille-t-elle pas au progrès de la civilisation en plaidant hardiment la cause des opprimés, en arrachant le masque des coupables, en faisant le panégyrique des personnages illustres et en excitant l'émulation populaire par ses

louanges accordées publiquement au mérite? Et quand la littérature s'unit à la philosophie, à la politique, à la religion, pour faire mieux accepter les traditions des sages ; quand elle se joint à l'histoire pour célébrer les hauts faits, les actions mémorables et les grands caractères des siècles passés, ne reveille-t-elle pas dans nos cœurs les plus nobles sentiments ? N'y allume-t-elle pas le feu sacré de l'enthousiasme en même temps qu'elle y ranime l'amour du juste, du bon, du beau, du vrai ?

Reconnaissons donc qu'après la religion, la littérature n'est pas une des moindres causes civilisatrices. Aussi les plus beaux siècles dont s'honore l'histoire de l'humanité ont été des siècles littéraires, tels que le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, le siècle de Léon X et de Louis XIV.

Vous venez de voir, Mesdames et Messieurs, ce que fait la littérature pour le per-

fectionnement individuel et social de l'homme. Ajouterai-je qu'elle fait notre bien-être, notre fortune ? Non, Mesdames et Messieurs.

> Aux petits des oiseaux Dieu donne leur pâture,
> Et sa bonté s'arrête à la littérature,

a dit un spirituel écrivain, en parodiant des vers connus. Ce n'était qu'une boutade, mais il faut avouer que notre siècle est mieux fait que tout autre pour la justifier. Nous ne sommes plus, en effet, au temps des Auguste qui protégeait les Virgile, les Horace, les Varius ; nous ne sommes plus au temps des Louis XIV qui gratifiait de pensions considérables les Boileau, les Corneille, les Racine. Que si, d'heureux auteurs trouvent une honorable subsistance dans les seuls produits de leur plume, combien d'écrivains immortels ont connu la misère dans toute sa rigueur ! N'a-t-on

pas vu Homère mendier son pain, le Tasse mourir dans l'indigence, le Camoëns et Gilbert languir dans un dénûment complet sur le grabat d'un hôpital ? Ecoutez la plainte de ce dernier, abandonné des favoris de la fortune, au milieu de sa détresse :

. . . .

A vos pieds prosterné, dévoré par la faim,
Si j'osais de mes maux vous dévoiler la cause,
Mes cris vous demandaient du travail et du pain.

Vous refusâtes tout à mon humble prière,
Et votre avare main loin de vous m'écartait,
Je vous fuis en pleurant, j'expirais de misère.

. . . .

Mais si la fortune refuse trop souvent ses faveurs aux rois de la pensée, par contre l'honneur et la gloire plus équitables à leur égard, s'empressent de leur faire cortège de tout l'éclat de leur prestige. Oui, c'est

l'étude et la connaissance des Belles-Lettres, c'est la perfection du style et du langage, c'est le noble talent de la parole qui font qu'un d'Aguesseau devient l'oracle de la justice ; qu'un Berryer commande la confiance du public ; qu'un Lacordaire et qu'un Lamartine remportent à la tribune ou dans dans la chaire des victoires plus complètes et plus décisives ; qu'un Bonaparte communique à ses soldats, l'ardeur et le courage qui l'enflamment ; qu'un Talleyrand, dans ses conversations intimes suspend à ses lèvres tout un groupe d'admirateurs. N'est-ce pas dire, en un mot, Mesdames et Messieurs, que l'écrivain, le poète, l'orateur sont honorés de nos jours à l'égal des princes et des monarques ?

Je viens de faire allusion à ce que les rhéteurs appellent l'éloquence de la conversation, et j'ai cité le nom de Talleyrand, ce roi de la diplomatie. J'aurais pu, Mesdames

et Messieurs, emprunter mon exemple à une autre classe de personnes dont les succès de conversation semblent être l'apanage particulier ; j'aurais pu citer Madame de Staël, à la verve intarissable qui disait d'elle-même : " Je parle sans que je m'en mêle," et dont Madame de Tessé disait gracieusement : " Si j'étais reine je commanderais " à Madame de Staël de me parler " toujours."

Sans doute pour l'éloquence de la conversation, il n'y a pas de préparation prochaine qui tienne ; il faut la spontanéité la plus parfaite. Et c'est ici surtout que " le naturel qu'on cherhe ne se trouve jamais," comme dit Duclos. Mais on puise dans le commerce des bons auteurs une préparation éloignée dont le travail est à la fois inconscient et sûr : les facultés se fourbissent peu à peu, l'esprit s'aiguise, l'érudition se nourrit et la parole s'habitue à cette élé-

gance pleine d'abandon qui est la perfection du genre.

Qu'il est donc beau ce talent de la littérature ! qu'il est précieux, s'écriait Cicéron ! Je ne connais rien de plus grand, rien de plus magnifique. Aussi il a toujours fleuri chez les peuples libres et civilisés. Depuis Homère, à qui la Grèce reconnaissante élevait des temples et des statues, comme à ses dieux et à ses héros, jusqu'à Chateaubriand porté en triomphe dans les bras du peuple de Paris, quelle suite brillante d'écrivains illustres à qui les plus grands honneurs ont été prodigués ! Dans la vie commune et aussi dans les rangs élevés de la société, une auréole de respect et de considération publique accompagne l'homme instruit qui sait écrire et parler le langage des dieux, comme on disait autrefois.

Le style c'est l'homme, à dit Buffon. La

littérature en formant notre style nous ouvre le chemin de l'honneur et de la gloire. Que dis-je? elle ajoute de brillants fleurons au diadème même des princes : voyez le premier des Césars immortalisé par son livre des Commentaires autant que par ses conquêtes. Et puisque ce mot éclatant de gloire est venu sur mes lèvres, permettez-moi d'ajouter que de toutes les gloires humaines, celle des sciences et des lettres est après celle de la sainteté, la plus pure et la plus durable.

Enfin,—pardonnez, Messieurs les étudiants, cette petite médisance à un homme pourtant si heureux et si fier de se compter au nombre de vos meilleurs amis–enfin, c'est un fait incontestable et incontesté, plus que tout autre, sentant la vie couler impétueuse et à pleins bords dans tout son être, emporté sur les ailes du rêve et de l'illusion qui chante au fond de son âme, le

jeune homme est intérieurement travaillé d'un immense désir de jouir ; il se fatigue, il s'épuise à la recherche du bonheur. Or, il faut le proclamer hautement, la culture des lettres, c'est la plus douce, c'est la plus intime jouissance que la vie de ce monde puisse donner!....

Je ne saurais mieux développer cette pensée que par le beau passage de Cicéron. Evoquer ce souvenir classique rappellera, je n'en doute pas, toute une série d'années pleines de charmes, de fraîcheur et de suavité, pour les uns encore sur le seuil du passé, mais pour d'autres s'enfonçant de plus en plus et toujours parfumées dans un profond lointain.—" Les lettres servent de " nourriture à la jeunesse, de récréa- " tion à la vieillesse, d'ornement dans " la prospérité, d'asile et de consolation " dans l'adversité ; elles divertissent à la " maison, n'embarrassent point au dehors,

" nous accompagnent jour et nuit, voyagent " et vont à la campagne avec nous, elles " chassent les chagrins et les dégoûts de la " vie. " — Les lettres ont consolé de grandes infortunes : Xénophon exilé de sa patrie, après avoir ramené dix mille Grecs ; Scipion l'Africain, lassé des calomnies des Romains ; Cicéron, éloigné des honneurs de la république ; Napoléon le Grand, relégué à Ste-Hélène. Les lettres sont un bienfait de cette sagesse suprême qui gouverne le monde ; comme le soleil, elles éclairent, elles échauffent, elles réjouissent et vivifient. Filles du Ciel, descendues sur la terre pour couvrir de fleurs les maux de l'humanité, elles procurent à tous ceux qui les cultivent des plaisirs purs, de suaves jouissances.

Tout ce qui précède est plus que suffisant, ce me semble, pour exciter en vous surtout, Messieurs les membres du cercle

Ville-Marie, de vifs sentiments d'émulation à l'endroit de l'étude de la littérature et en particulier de la littérature française. Même après ses désastres, ses deuils, ses humiliations, en dépit des haines et des rivalités nationales, la mère-patrie règne encore, règne toujours par sa langue sur tous les lumineux sommets du monde civilisé. Ne permettez pas qu'on puisse jamais dire de nous : Ce sont des enfants dégénérés de la France.

Et puisque le nom du Canada résonne doux et harmonieux à votre oreille, puisque vous souhaitez avec ardeur que ce nom grandisse et brille d'un vif éclat au firmament des nations, je vous dirai avec l'une de nos gloires littéraires contemporaines, M. le juge Routhier : " Messieurs, je ne " connais aucun progrès qui serve autant " à la glorification d'un peuple que celui " des sciences, des lettres et des arts ! "

Avec les conditions d'existence qui nous sont faites ; au milieu des labeurs et des agitations qui remplissent nos journées, nous ne pouvons guère songer encore et peut-être de longtemps à entrer en lice avec nos cousins d'outre-mer. Cependant gardons-nous bien de perdre tout espoir. Afin de stimuler notre énergie, aimons à nous rappeler ce que disait, un jour dans la vieille cité de Champlain, l'orateur de nos grandes fêtes nationales, à la séance d'inauguration d'une institution analogue à celle qui, ce soir, a l'honneur de vous voir réunis si nombreux et si sympathiques sous son humble toit—si, comme dit le poète, il est permis de comparer les petites choses aux grandes.—

Je cite textuellement :

" Je ne l'ignore pas, Messieurs, dans les
" sphères immenses où gravitent les astres
" des nations, nous ne sommes encore qu'un

" satellite à peine visible ; mais en accom-
" plissant son évolution, ce satellite gran-
" dira, deviendra plus brillant, et occupera
" un jour une place importante au ciel de
" l'histoire. Telle doit être notre ambition ;
" telle doit être notre plus chère espérance,
" et il dépend de nous de la réaliser. " (1)

Mais soit que vous approfondissiez les mystères de la science, soit que vous cultiviez les belles-lettres, retenez bien ceci : c'est par l'étude, par un travail persévérant que vous deviendrez comme les éminents représentants de la finance, de l'industrie, des professions libérales, de la haute magistrature et du sanctuaire ici présents, utiles à la société, dignes de l'estime de nos concitoyens, la joie de vos familles, l'orgueil de vos mères, l'honneur de la religion, le plus ferme espoir de la patrie.

Au travail donc, Messieurs les Etudiants,

(1) Conférences et discours, par M. le juge Routhier.

vous les vrais citoyens de l'avenir qui s'approche !

Voyez quels riches et vastes domaines s'ouvrent devant vous ! ! Commerce, génie civil, médecine, droit, jurisprudence, voilà les champs honorables qu'il s'agit d'exploiter. Certes, leurs limites sont assez reculées pour permettre à votre activité de s'y mouvoir à l'aise. Livrez-vous avec une généreuse ardeur à vos études professionnelles : c'est votre devoir d'état, c'est votre grand devoir. Ne négligez aucune des branches qui s'y rattachent. Parmi les spécialités—car ce sont les spécialités qui font les hommes marquants — choisissez celles qui cadrent davantage avec vos aptitudes ; puis creusez, approfondissez ; comme Alexandre le Grand, marchez en avant, allez à la découverte de nouvelles terres : le monde des idées a ses terres inconnues comme le globe terrestre au temps

des Christophe Colomb et des Jacques-Cartier.

Quant aux nombreux loisirs que vous laissent les études prescrites par le devoir et la conscience, sachez les utiliser, sachez les occuper sainement, noblement. Profitez-en pour fréquenter les grands hommes dans leurs livres. Tout en prélevant sur ces loisirs les redevances discrètes réclamées par les droits imprescriptibles de l'amitié ou même d'un sentiment plus profond, consacrez-les à l'étude de ces lettres dont nous venons de parler; car vous appartenez à cette génération d'élite que les développements du plan providentiel sur notre pays, et des qualités spéciales semblent désigner pour les nobles combats de l'intelligence. Telle est la conclusion pratique qui découle immédiatement du sujet même de cette conference; tel est le premier

conseil que je vous adresse comme directeur du cercle Ville-Marie.

La pensée qui a donné naissance à cette institution littéraire et qui lui conserve sa raison d'être, c'est précisément de ménager au jeune homme instruit toutes les facilités de faire un noble usage de ses loisirs, de remplir agréablement et utilement ses soirées. Et cette pensée—nous avons la douce satisfaction de le proclamer ici—le Cercle Ville-Marie la réalise pleinement. Pour y arriver efficacement rien ne lui fait défaut : exercices d'élocution où l'on s'initie à l'art de la parole, joutes oratoires et pacifiques où se cimente l'amitié, combats à l'ombre qui préparent aux luttes en plein soleil de l'avenir, essais scientifiques et littéraires où le beau, le vrai et le bien trouvent des admirateurs et surtout des défenseurs intrépides, livres nombreux et

approuvés toujours prêts à servir l'aliment qui convient à des âmes d'élite, doux et agréables passe-temps dans la société d'amis rangés et choisis, dévouement sincère de la part des membres anciens et nouveaux, direction sage et intelligente de la part des officiers et tout particulièrement de la part de son courtois Président actuel, M. Eugène Primeau, digne continuateur de la brillante lignée formée jusqu'ici par les Maréchal, les Labine, les Cardinal, les Lafontaine, les Godin, les Feron et les Montpetit....

Race d'Agamemnon qui ne finit jamais ;

hâtons-nous d'ajouter—patronage distingué de la part de notre meilleure société montréalaise. Aussi, sommes-nous trop heureux de saisir cette occasion solennelle pour lui offrir, au nom du Cercle Ville-

Marie, l'expression sincère de notre plus vive gratitude avec prière de vouloir bien lui continuer les sympathies et les encouragements qu'elle lui a prodigués jusqu'ici. Molière, dans *Les femmes savantes*, fait dire à Chrysale s'adressant à Bélise :

.........qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

C'est, pensons-nous, entendre les vertus domestiques d'une manière un peu farouche. Cette sentence d'ostracisme décrétée précisément contre la classe de personnes que la délicatesse du cœur et la finesse de l'esprit rendent plus sensibles aux beautés littéraires, nous semble dépasser la mesure ; et nous vous félicitons, Mesdames, de protester fièrement contre la sentence de Molière en venant honorer de votre présence chacune de nos petites reunions académi-

ques. Comme un souffle bienfaisant, votre présence dans cette enceinte, ne contribue pas peu à raviver au fond de l'âme du jeune homme la pure flamme du feu sacré : l'amour de l'étude, le culte des sciences et des lettres.

Mais le Directeur du Cercle Ville-Marie est en même temps prêtre, et comme tel, il doit ajouter : demeurez toujours, Messieurs les Étudiants, demeurez toujours de fidèles et fervents chrétiens. Que vos études, quelles qu'elles soient, ne vous éloignent jamais des enseignements de votre foi. Car cette foi, loin de détruire votre intelligence, la fortifiera au contraire, elle lui donnera des ailes plus étendues, un vol à la fois plus hardi et plus sûr, elle règlera toutes choses en vous, elle tempèrera les mouvements impétueux, elle empêchera les excès, elle préviendra les abus, bref— en vous prêtant un puissant secours dans

l'étude des bonnes et belles lettres, elle vous aidera merveilleusement à arriver par elles à vos glorieuses destinées : la vertu, l'élévation, le bonheur.

MONTRÉAL, Cercle Ville-Marie, 27 novembre 1891.

